

Les filles et les garçons
sont-ils éduqués ensemble ?
Entretien avec Colette Chiland

■ Sommaire N° 138 - septembre 2004



Éditorial

Marie Raynal

[À lire](#) (PDF, 456 ko)

Entretien

avec **Colette Chiland**, psychanalyste

[À lire](#) (PDF, 468 ko)

Première partie

Autour des préjugés

De l'inégalité des sexes dans l'éducation familiale et scolaire

Nicole Mosconi

La construction sociale du genre

Armand Chatard

Les effets de la menace du stéréotype et du statut minoritaire dans un groupe

Michel Désert

Promouvoir la mixité culturelle dans l'éducation des enfants

Adéla Turin

Faiblesse du sexe fort

François Flahault

Deuxième partie

L'école et la mixité : peut mieux faire

École de garçons et école de filles...

Marie Duru-Bellat

Contexte scolaire et mixité

Pistes de réflexion en psychologie sociale

Christine Morin-Messabel

La construction des identités sexuelles à l'école

L'exemple de lycéens d'un quartier populaire

Julie Deville

Du côté de l'éducation à la mixité, l'éducation à la sexualité

Chantal Picod

Les parcours professionnels dans le secondaire

Féminins ou masculins, en privé ou en public

Yveline Jabouin

La mixité et son image

Une expérience de film documentaire dans un collège

Hélène Orain

Troisième partie

Fausse route ou nouvelles pistes ?

Interview de Xavier Froment,

adjoint au chef du Service des droits des femmes et de l'égalité

[À lire](#) (PDF, 541 ko)

Fausse route : « Les pièges de la mixité scolaire » de Michel Fize

Michelle Zancarini-Fournel

La mixité à l'école

Contributions au débat en cours au Québec

Pierrette Bouchard

La ségrégation sexuée dans les quartiers populaires

Horia Kebabza

La médiation sociale en emploi-jeune

Une activité professionnelle virile

Sophie Divay

Mix-Cité. Un combat féministe et anti-sexiste à l'école

Association Mix-Cité

Pratiques vestimentaires, linguistiques et religieuses des Marocaines en migration

Le cas des femmes installées à Gennevilliers

Saadia Elhariri

J E... Quand la mixité vient aux filles

Maryse Esterle-Hedibel

Bibliographie

[À lire](#) (PDF, 328 ko)

diversité

é d i t o r i a l

Quiconque pénétrerait dans une salle de classe ordinaire à l'improviste pourrait vérifier qu'elle est le plus souvent géographiquement divisée à peu près en deux et dans un côté à côté silencieux tout compte fait assez anxieux. Des études assez précises démontrent que, dans les cours de récréation comme dans les centres de vacances ou de loisirs, les filles et les garçons ne partagent pas réellement leurs jeux ni leurs activités. Les enfants fréquentent donc bien les mêmes lieux, mais la mixité ne fait-elle pas office de trompe-l'œil ?



■ Marie RAYNAL

Du point de vue de la construction du psychisme des enfants, les spécialistes s'accordent pour reconnaître l'existence d'une phase pendant laquelle des relations disjointes seraient « naturelles ». Cette ségrégation spontanée, comme si l'autre sexe n'intéressait pas, est expliquée de plusieurs façons : la nécessité d'abord de se construire en rapport avec son groupe d'appartenance le plus proche, les styles de jeux différents, le signe d'une conscience de genre très précoce, le déplacement des pulsions et sans doute la perception d'un danger devant la découverte de l'autre sexe. On ne peut manquer toutefois de s'interroger sur ce qui sépare ainsi les enfants. Quelle est la part des modèles culturels, des interdits intériorisés ? Et puis, que dire de ce qui apparaît comme une sorte de contradiction logique alors que la nature est très généralement contestée et que, en l'espèce, on lui restitue le rôle pivot en considérant la séparation des sexes comme endogène au développement de l'enfant ?

Quoi qu'il en soit, dans certains quartiers la distance se maintient après l'adolescence, avec son cortège de malentendus. La crise de l'identité sexuée et la peur de l'indifférenciation entre les sexes provoquent une hypermasculinité des garçons déjà lestés d'un poids social et culturel très lourd. Les rapports entre les filles et les garçons sont faits de tendresses rentrées et souvent de violences, car ils ne savent comment communiquer. Filles et garçons semblent piégés dans des rôles auxquels ils ne peuvent déroger : virilisme d'une part et soumission forcée de l'autre. Dans les milieux plus aisés, manifestations antagonistes et inquiétudes sont plus sourdes ou mieux dissimulées mais néanmoins présentes.

Car, contrairement aux idées reçues, cela ne va vraiment pas de soi de se sentir fille ou garçon. Les anciens modèles patriarcaux privilégiaient les marqueurs biologiques. Ils visaient d'abord à éviter la confusion des genres, ce qui provoquait des souffrances souvent ineffaçables. Le « Tu seras un homme, mon fils » ou le « Tu seras une fille, tu te marieras et tu auras des enfants » sommaient filles et garçons de correspondre à un modèle auquel beaucoup ne parvenaient pas à se conformer. Désormais, nous mettons davantage en avant dans la fabrication des genres les processus psychologiques, sociaux et symboliques, mais la plus grande hésitation contemporaine à instituer des différences n'est pas sans conséquences. Les enfants n'osent pas en parler, les adolescents notamment, qui ne trouvent pas de mots pour qualifier ce qu'ils vivent. Comment gérer en effet les relations avec l'autre sexe quand on n'est pas tout à fait sûr du sien et quand on craint les jugements coupe-rets de ses congénères ou du quartier ?

Ne pas pouvoir avancer conduit parfois à revenir en arrière. C'est ainsi que l'on observe, en guise de solutions possibles aux inégalités persistantes entre les sexes comme aux souffrances bien réelles qu'elles génèrent, des propositions assez simplistes qui consistent à recréer des classes non mixtes. Cette stratégie viserait à protéger garçons et filles : les uns, de leur incapacité à résister à l'attraction et précocité déroutantes des filles qui les mettent en échec scolaire, et les unes, de leur incapacité à dominer en présence des garçons une infériorité intériorisée qui les conduit inexorablement à jouer les seconds rôles.

Allez les garçons¹ dix ans après Allez les filles², voilà qui semble tracer le chemin à l'envers !

On doit aux thèses culturalistes des progrès essentiels en matière d'égalité, de parité, d'accès à l'éducation, au travail, bref, tout ce qui a permis aux femmes de prendre enfin leur place dans la société. La fameuse phrase de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient », a marqué les esprits ainsi que les *gender studies* qui ont fait réfléchir de façon neuve à la notion de sexe et de genre. Beaucoup reste à faire pour la promotion d'une réelle égalité entre hommes et femmes, que ce soit dans la sphère privée comme dans l'accès aux fonctions politiques ou tout simplement pour que les femmes aient le même salaire que les hommes. C'est pourquoi certaines études critiques actuelles qui positionnent le questionnement sous un autre angle, notamment en matière de mixité, provoquent quelques remous.

Pourtant, après le premier mouvement parfois d'agacement, si nous voulons tenir compte dans toute leur épaisseur des questions posées, il convient de pousser plus avant le raisonnement, non par complaisance pour un effet de balancier contre-mode ou pour s'engouffrer dans le mouvement médiatique qui s'est emparé avec gourmandise du thème des *ailing boys*, mais pour éviter une vision trop univoque de la mixité. Les femmes, qui sont devenues enfin visibles, à défaut de se hisser totalement à égalité avec les hommes, les ont-elles en conséquence cachés, ainsi que les problèmes spécifiques que leur éducation soulève ? L'évolution voire les révolutions des dernières années ont provoqué des changements tels qu'ils nécessitent sans doute de réévaluer notre façon d'envisager l'éducation des filles et des garçons. Les travaux des chercheurs, des philosophes, des anthropologues nous aident à prendre le recul nécessaire non pour séparer filles et garçons, mais pour accepter peut-être de ne pas les confondre d'emblée en un seul et même groupe.

■ 1 « Allez les garçons », Laure Poinsoit dans *Le Monde de l'éducation*, janvier 2003.

■ 2 *Allez les filles*, Baudelot et Establet, Paris, Le Seuil, 1992.

À l'instar des initiatives prises par certaines associations en dehors de l'école ou par des établissements scolaires, l'éducation à la mixité a sans doute un rôle à jouer, à condition que cette expression soit entendue avec toute l'ambition mais aussi la modestie nécessaires en regard de la très grande complexité des questions multiples qu'elle soulève. Plusieurs niveaux d'intervention sont en effet sans doute à distinguer. Une pédagogie résolument anti-sexiste d'abord permettrait de refuser des lignes de partage fondées sur une prétendue nature et faciliterait des relations plus égalitaires. Les postures artificielles, celles qui sont jouées par les deux sexes, les « arrangements entre les sexes », selon la formule de Goffman, les stéréotypes de genre devraient être étudiés, comme la construction du féminin et du masculin et la mise en scène sociale des relations. Cette pédagogie anti-sexiste devrait contribuer, par exemple, à lever les obstacles aux orientations diversifiées des filles et à leur faciliter l'accès à tous les métiers, comme d'ailleurs aux garçons d'envisager des voies professionnelles traditionnellement féminines.

Pour ce qui concerne l'éducation sexuelle, trop souvent délivrée sous forme de cours et dévolue à la seule infirmière, elle arrive bien tard, au moment de l'adolescence, dans un amalgame assez déroutant entre physiologie, différences anatomiques, prévention et sexualité ; et l'on comprend en conséquence que les injonctions à la prudence ne soient pas toujours suivies d'effet. Car les relations sexuelles et amoureuses, présentées seulement comme des dangers, activent peurs et conflits intérieurs alors qu'elles relèvent non d'abord de la maladie mais de la vie.

Enfin, et nous avançons d'un cran encore dans la difficulté, s'attacher à prendre en compte dans l'acte d'éduquer *la relation à l'autre*, qui est un aspect assez négligé de nos habitudes éducatives et qui ne va pas de soi, requiert de ne pas faire comme si le compagnonnage des enfants des deux sexes était naturel, comme s'il n'y avait rien à en dire, et de mobiliser d'autres res-

sources. Favoriser le dévoilement des mécanismes qui poussent chacun contre le mur de ses résistances, rassurer sur l'identité sexuelle et sexuée, livrer quelques clés pour prévenir les méfaits des rumeurs, croyances et culpabilités liées au sexe, guider vers une égalité qui respecte les différences relèvent bien de l'éducation, même si cette dernière n'y suffira pas. Il s'agit de faire vivre concrètement des expériences et des dialogues qui mettent à l'épreuve de l'autre pour se confronter à l'étrangeté de l'autre sexe, cet inconnu familier que l'on côtoie tous les jours mais que l'on tient à distance et sur lequel se projettent émotions, fantasmes et désirs. Cela revient à prévoir dans tous les groupes d'enfants et d'adolescents, sur les stades, dans les écoles, des espaces d'échange entre filles et garçons pour qu'ils puissent tout simplement *faire connaissance*, élaborer un savoir vécu sur ce « même » qui n'en est pas un, apprendre à parler de ce qui rapproche ou sépare et imaginer des chemins à prendre ensemble. Les occasions ne manquent pas, mais elles sont souvent contournées tant elles gênent aussi les adultes peu formés à de tels enjeux.

En ce sens, l'école, en abordant autrement qu'à la marge et tardivement tous les grands questionnements fondateurs qui taraudent les enfants mais également bien des adultes, à savoir les rapports à la vie domestique, à la norme, à la différence, à la limite, au pouvoir, à la puissance, à la force, à la taille, à la fragilité, aux frustrations incontournables pour atteindre l'âge d'homme et de femme, aiderait sans doute la société à évoluer pour qu'enfin un jour elle prenne tout son relief et ne soit plus seulement déclinée au masculin... neutre !■

■ MARIE RAYNAL, rédactrice en chef.
marie.raynal@cndp.fr

diversité

entretien

avec **Colette Chiland**

MARIE RAYNAL Colette Chiland vous êtes psychanalyste. Vous avez écrit de nombreux ouvrages dans votre longue carrière concernant le sujet qui nous préoccupe dans ce numéro de *Diversité*. Nous voudrions avec vous essayer de comprendre ce que la psychanalyse nous dit des relations hommes/femmes et ce que cela devrait impliquer dans



■ Colette CHILAND

la façon d'éduquer les enfants, filles et garçons, ensemble si possible. Quand commence-t-on à se sentir fille ou garçon ? L'identité sexuée est-elle une donnée première qui existe d'emblée ou une construction psychique et sociale ?

COLETTE CHILAND L'identité sexuée et les différences entre les sexes sont deux choses différentes. L'identité sexuée, c'est le sentiment que l'on a d'appartenir à un sexe ou à un autre. Mais ensuite, l'acceptation des différentes caractéristiques de son sexe, telles que la société les conçoit, c'est autre chose. On peut parfaitement savoir que l'on est une femme et discuter les rôles sociaux que la société vous impose. On n'est pas transsexuel parce qu'on est féministe ! L'identité sexuée se façonne dans des interactions entre les parents et les enfants, elle est dans la tête des parents avant d'être dans la tête des enfants. Elle est dans leur désir d'avoir un enfant d'un sexe plutôt qu'un autre, dans leur rêverie au sujet du sexe de l'enfant, dans la manière dont ils valorisent ou pas le sexe de l'enfant, et pas forcément dans des discours manifestes, mais plutôt par des réactions subtiles. Les mères et les pères ne traitent pas leurs bébés garçons comme ils traitent leurs bébés filles. C'est un domaine qui n'est pas suffisamment étudié. Les découvertes à ce sujet ont souvent été faites par hasard parce que l'on étudiait autre chose. On s'est aperçu ainsi des différences entre le groupe des bébés garçons et celui des bébés filles. Je pense à l'article d'Irène Lézine, qui date des années soixante-dix, où elle étudiait comment la mère primipare donne le biberon à son bébé. Elle s'est aperçue par exemple que la mère respecte mieux le rythme de tétée du garçon que celui de la fille, et c'est ainsi qu'une quantité de détails dans toutes les conduites quotidiennes des parents façonnent les enfants. Il peut donc y avoir un conflit profond entre l'expression spontanée du sexe chez l'enfant et la manière dont la mère, le père, l'entourage accueillent les manifestations sexuées de l'enfant. Une certaine manière de décourager tout ce qui est, dans notre culture, connoté virilité peut conduire, c'est une hypothèse de travail, le bébé à vivre une expérience où, dans l'expression violente de son corps, il est complètement bridé ; et il en vient à avoir l'idée que, s'il était une fille, il serait mieux aimé. Je pense que c'est une des manières dont se construisent les troubles graves de l'identité sexuée que l'on appelle transsexualisme.

MR Les différences entre les garçons et les filles se manifestent de quelle façon ? Vous en avez parlé dans votre premier ouvrage, *L'Enfant de 6 ans et son avenir*.

CC J'ai beaucoup travaillé sur l'école, sur les raisons de l'échec scolaire, mais à cette époque je n'étais pas centrée sur les différences entre les filles et les garçons. En fait, dans mon livre, je montrais que les filles et les garçons ne vivent pas de la même façon leur scolarité. Depuis, on sait que les filles réussissent mieux, ce qui est très manifeste à l'école primaire, et encore au collège et au lycée, et que la situation ne se renverse qu'à l'université, non que les filles deviennent plus bêtes, mais parce qu'elles sont prises par d'autres intérêts qui entrent en conflit avec l'idée de faire une carrière. Les filles apprennent mieux à lire et se montrent plus dociles. Elles semblent mûrir à un rythme différent. C'est biologique, pas psychologique. Le rythme de développement et de maturation est plus précoce chez les filles et c'est probablement tout le fonctionnement hormonal qui est en jeu. C'est un constat, mais qui n'est pas si simple à expliquer du point de vue psychanalytique. Ce qui n'est pas dit par les psychologues qui s'intéressent à la différence des sexes et qui sont hostiles au point de vue psychanalytique, c'est ce qu'éprouvent les petites filles et les petits garçons quand ils découvrent qu'il existe un autre sexe. Un certain nombre de travaux montrent que, quand les filles et les garçons sont éduqués ensemble, entre 18 mois et 2 ans, ils découvrent que les organes génitaux ne sont pas constitués de façon identique. À partir de ce moment-là commencent à se mettre en marche des mécanismes que l'on peut appeler de défense. Ma manière de le formuler est peut-être différente de celle d'autres psychanalystes qui parlent essentiellement d'envie du pénis chez les filles et d'angoisse de castration chez les garçons. Je pense que découvrir qu'il y a deux sexes, que d'autres ne sont pas faits comme soi-même, constitue un traumatisme. Face à ce traumatisme, chaque sexe s'organise comme il peut. C'est ainsi qu'à l'école maternelle les enfants sont ensemble, participent aux mêmes activités et, dans la cour de récréation, spontanément, se ségrèguent en groupes sexués. Je le comprends comme le besoin de se conforter auprès des autres du même sexe sur la valeur de son identité propre. Commence à partir de ce moment un mécanisme de dénigrement de l'autre sexe, et ce dénigrement va se poursuivre tout au long de l'enfance. À l'adolescence, quand naissent les relations amoureuses, les choses changent. Baudelot et Establet l'ont très bien montré dans leur livre *Allez les filles !*

MR Cette séparation spontanée est très intrigante, car on sait, depuis les années soixante avec l'irruption du concept de genre, que l'identité sexuée est largement culturelle. Pouvez-vous nous parler de ça ?

CC La date de naissance du mot genre au sens où on l'entend maintenant est 1955, sous la plume de l'Américain John Money qui a parlé de « rôle de genre ». C'est ensuite un autre auteur américain, Evelyn Hooker, qui a évoqué « l'identité de genre ». À partir de 1960 a commencé à s'imposer la distinction entre sexe et genre : le sexe serait biologique et le genre serait psychosocial. Certes, ce pourrait être commode d'utiliser le raccourci genre pour dire sexe psychologique, mais je préfère m'en tenir au mot sexe parce que l'on a assisté à une espèce d'inflation de la notion de genre.

Des mouvements, les uns sociologiques, les autres féministes, ont fini par dire que le genre est premier et le sexe secondaire, c'est-à-dire par nier les bases biologiques. Naturellement, chaque société a attribué des rôles différents aux hommes et aux femmes et a utilisé cette distinction entre les hommes et les femmes, mais je ne crois pas que les sociétés auraient inventé cette distinction s'il n'y avait eu à la base une distinction corporelle entre les sexes.

J'ai entendu récemment une philosophe récuser la distinction entre les sexes sous prétexte qu'il existe des intersexués. C'est vrai, il y a 1,7 % d'intersexués, toutes intersexuations confondues, mais ce n'est pas ce petit pourcentage de cas problématiques qui peut effacer la différence manifeste, statistiquement considérable, entre les hommes et les femmes. Les sociétés doivent se débrouiller avec ces différences qui sont inscrites dans le corps, je ne dis même pas biologique, parce que cela fait référence à la science biologique telle qu'elle existe aujourd'hui. Si l'on veut dire que tout ce que nous vivons des différences entre les sexes passe à travers les représentations sociales d'une société, d'une culture, c'est vrai, ça passe à travers, mais ce n'est pas créé par.

MR Quand vous parlez des intersexués, vous évoquez des personnes qui naissent avec des caractéristiques des deux sexes à la naissance. On a démontré que, suivant la manière dont ils sont élevés par leurs parents, ils devenaient soit garçons, soit filles. On entre dans un sujet très sensible qui ne fait pas consensus et où le politiquement correct, en revanche, fait rage. Différents articles témoignent dans ce numéro de profonds clivages théoriques et idéologiques. Que l'on comprenne bien : vous ne réfutez pas la notion de genre ?

CC Non, mais je préfère, quant à moi, utiliser les expressions « sexe psychologique » ou « sexe social ». Comme ça, je sais sur quel plan je me situe, de quoi je parle. Pour moi, il convient de distinguer trois plans qui ne se confondent pas : le plan biologique, le plan psychologique où l'individu se sent appartenir à tel ou tel sexe ou genre, et le plan social.

La ségrégation spontanée entre les sexes dans les jeux à l'école maternelle est très intéressante à cet égard, car elle n'est pas imposée par la société, ce sont les enfants qui la choisissent eux-mêmes. J'ai évoqué le point de vue psychanalytique comme je le comprends, qui est le traumatisme devant la découverte de la différence entre les sexes et qu'il existe deux sexes. Un auteur qui a beaucoup travaillé sur la psychologie de la différence entre les sexes, Eleanor Maccoby, de l'université de Stanford, en Californie, a décrit le style de communication des filles et celui des garçons. Les filles parlent, négocient, tentent de séduire, et pensent qu'elles vont l'emporter comme ça. Les garçons font plutôt le coup de poing. Les filles ont peur des garçons et les garçons ne se laissent pas toujours séduire par le talent verbal des filles. Cela découle de caractéristiques probablement inscrites dans le cerveau. Les garçons ont plus de troubles dans la sphère du langage, sont plus souvent bègues, éprouvent davantage de difficultés dans l'apprentissage de la lecture. Je crois qu'il existe des différences biologiques ; à partir de cela, les sociétés tricotent. Ce qu'elles tricotent, on peut le discuter, la manière dont elles interprètent ces diffé-

rences est éminemment discutable en effet. Il en est ainsi de l'infériorité supposée de la femme. Mais je considère que c'est une grande erreur que de ne pas voir qu'affirmer des différences se situe sur le plan des faits et que combattre pour l'égalité se situe sur le plan des droits. Pour obtenir l'égalité des droits, point n'est besoin de nier les différences.

MR Qu'appelle-t-on la phase de latence, dans le développement de l'enfant ?

CC C'est Freud qui a introduit ce concept. Dans la première formulation, c'est un peu comme si les pulsions sexuelles avaient disparu ; mais elles n'ont pas disparu. En fait, l'enfant se détache de ses premiers objets d'amour, de son père et de sa mère, et commence à entrer dans un univers symbolique. Quand il a 3 ou 4 ans, le petit garçon veut épouser sa maman, quand il a 6 ou 7 ans, il rêve qu'il sera prince charmant et qu'il conquerra une belle princesse ; alors, les pulsions sexuelles donnent lieu à toutes sortes de constructions imaginaires et symboliques. Toutes les cultures ont remarqué que, entre 5 et 7 ans, s'opère un tournant, l'enfant change de fonctionnement. Piaget a dit que le petit enfant, qui ne fonctionnait pas sur un mode opératoire, entre à ce stade dans l'opérativité concrète. Ce tournant est l'occasion d'un développement intellectuel, l'enfant va apprendre à lire, entre autres, avec un déplacement des objets des pulsions. À l'adolescence, il deviendra apte à manier les opérations abstraites.

Vous avez demandé : « Est-ce que les garçons et les filles sont éduqués ensemble ? » Bien sûr qu'ils le sont, mais la question est de savoir si cela doit continuer. Je pense que cela a bouleversé notre culture, que cela a introduit un changement profond dans les relations entre les garçons et les filles et donc, à l'âge adulte, entre les hommes et les femmes, et à cet égard c'est évidemment très bénéfique. Au lieu qu'ils soient des inconnus les uns pour les autres, même si chaque sexe reste un mystère pour l'autre sexe, si de très nombreuses questions restent en suspens sur ce qu'est l'autre sexe, les filles et les garçons ont des relations familiales, partagent des expériences. Si vous regardez en arrière à deux générations, les mœurs ont complètement changé : les garçons et les filles ont des relations sexuelles ; que l'initiation sexuelle ait lieu avec un camarade de son milieu plutôt que d'aller au bordel constitue un très grand progrès. Je ne vois évidemment pas qu'il faille revenir en arrière.

Mais on peut tout de même se demander si la mixité, du point de vue du développement intellectuel et

des apprentissages, est favorable ou défavorable, et pour qui? On commence à se poser cette question. Est-ce que les garçons et les filles apprennent mieux ou moins bien dans le cadre de la co-éducation des sexes? La question est très difficile à étudier, parce qu'il faudrait avoir des points de comparaison dans le passé, et elle n'a pas été l'objet de recherches de grande envergure. J'ai évoqué les bénéfices relationnels, mais je n'ai pas évoqué les bénéfices intellectuels. Il est certain que les filles entrent dans un univers de violence qui n'était pas le leur et que les garçons, en raison de leur rythme de développement, sont en situation d'infériorité relative sur le plan du développement intellectuel. Il semble que cela puisse être stimulant pour les filles, et le résultat s'est fait sentir: dès que l'école polytechnique s'est largement ouverte aux filles, une fille a été major. Ce n'est pas une question à laquelle on doit répondre de façon idéologique, on doit la traiter de façon factuelle. Cependant, même si l'on trouvait, au terme d'études, des inconvénients à la mixité, ce n'est pas pour autant qu'il faudrait revenir en arrière, il faudrait seulement aménager les choses.

MR Vous êtes psychanalyste, vous vous êtes occupée toute votre vie de la souffrance des gens, de leurs difficultés à vivre, à être. Les questions que nous évoquons touchent au plus profond et reflètent nos souffrances d'êtres humains. La souffrance liée à l'identité sexuée, celle touchant à la possibilité d'entrer dans la société de façon « claire » sont des souffrances existentielles que les enfants vivent souvent de façon aiguë, mais elles ne sont pas très bien prises en compte. Qu'en pensez-vous madame?

CC Il y a de la souffrance. Une petite fille qui a le sentiment que l'on traite mieux son petit frère parce que c'est un garçon peut être jalouse de son petit frère. Mais la souffrance de la petite fille qui refuse d'être une petite fille et qui a le sentiment qu'elle ne pourrait vivre que si elle était un garçon, ce qui va aboutir à une demande d'intervention à l'âge adulte, est une souffrance dramatique, existentielle, et nous n'avons pas les moyens de traiter cette souffrance chez l'adulte. Chez l'enfant, tout se passe dans les interactions entre les parents et l'enfant et quelquefois, grâce au travail psychanalytique, on voit disparaître cette souffrance,

l'enfant finit par accepter son genre d'origine. Chez l'adulte, la psychanalyse est en situation d'impuissance. Les médecins qui pratiquent l'opération de conversion de sexe ne changent pas réellement le corps – le corps reste un corps du sexe d'origine, la fille n'aura jamais de prostate, par exemple –, mais lui donnent l'apparence d'un corps d'homme et la possibilité d'occuper dans la société la place d'un homme. On constate alors que les gens sont beaucoup plus heureux, à condition que les indications aient été portées très soigneusement.

MR Si l'on tient compte comme vous le dites des différences, si l'on tient compte également de la part des représentations sociales, on peut se demander quel rôle joue l'éducation dans l'école, mais aussi en dehors de l'école, dans les centres de loisirs, dans les colonies de vacances. Dans votre propos, vous êtes très équilibrée, vous tenez bien la part du culturel par rapport au naturel. Comment faites-vous en sorte que les petits garçons et les petites filles soient co-éduqués, pour qu'ils arrivent à se découvrir l'un l'autre et vivent ensuite de façon pacifique?

CC Cela peut paraître simpliste, mais je crois qu'il faudrait d'abord que les enseignants ne soient pas que des femmes, car les enfants ne doivent pas vivre dans un monde uniquement féminin. Ensuite, je voudrais insister sur les données culturelles. Je crois qu'il y a un travail considérable à faire sur le passage d'une culture à l'autre. J'ai vu certaines classes où l'on réussissait à sortir des enfants de leur échec parce que l'on prenait en compte les différences culturelles. On ne peut pas vivre avec l'idée que notre modèle culturel est le bon, que l'on n'a pas à le justifier, que l'on n'a pas à l'explicitier et qu'il doit s'imposer. Je crois que les relations entre les filles et les garçons se posent aussi en termes de différences culturelles.

Le passage d'une culture à l'autre fait peur, comme chaque sexe aura toujours peur de l'autre parce que c'est un mystère; mais on peut endiguer cette peur et donner des occasions d'ouverture et d'échanges.

MR La clé de ce mystère, que l'on vient chercher chez un psychanalyste, j'aime bien que vous nous la renvoyiez en disant: il y a un mystère! Cela nous oblige à continuer à réfléchir.

CC Il y a un mystère parce qu'il y a un autre, qui n'est pas bâti comme nous, qui ne fonctionne pas comme nous, et je quitterai la question des différences des sexes pour finir par celle des différences de cultures. La différence fait peur. D'autres ne vivent pas selon la manière dont je vis. Est-elle meilleure? Pour me protéger de cette menace, je vais chercher à imposer la mienne. Freud a parlé du narcissisme des petites différences. Nous sommes extrêmement attachés à nos manières de vivre et celui qui vit autrement est quelqu'un d'inquiétant qui vient attaquer notre narcissisme, nos valeurs. Un auteur qui a beaucoup apporté sur la compréhension de la manière dont chaque culture façonne chaque sexe, c'est Margaret Mead. Et elle n'a jamais utilisé le mot genre. Ce n'est pas le mot qui est important, c'est l'idée. Vous voyez comment s'entrecroisent là, de façon très liée, les différences entre les sexes et entre les cultures. C'est la peur de l'autre qui produit les violences et, en travaillant la peur de l'autre sexe, on travaille la peur de l'autre culturel. ■

■ **COLETTE CHILAND** est psychanalyste.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAUDELLOT (C.) ET ESTABLET (R.), 1992, *Allez les filles!*, Paris, Le Seuil.
- LÉZINE (I.), ROBIN (M.) ET CORTIAL (C.), 1975, « Observations sur le couple mère-enfant au cours des premières expériences alimentaires », *La Psychiatrie de l'enfant*, n° 18, 1, p. 75-147.
- MACCOBY (E. E.), 1988, « Gender as a social category », *Developmental Psychology*, n° 24, 6, p. 755-765. Republié dans *Annual Progress in Child Psychiatry and Child Development*, 1989, p. 127-150.
- MACCOBY (E. E.), 1990, « Gender and relationships, a developmental account », *American Psychologist*, n° 45, 4, avril, p. 513-520.
- MACCOBY (E. E.) ET JACKLIN (C. N.), 1974, *The Psychology of Sex Differences*, Stanford, Stanford University Press, XIII.
- MEAD (M.), 1948, *Male and Female, a Study of Sexes in a Changing World*, New York, William Morrow and Co. *L'Un et l'Autre Sexe*, traduit de l'anglais par Claudia Ancelot et Henriette Étienne, Paris, Denoël/Gonthier, 1966.

BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

- *L'Enfant de six ans et son avenir*, Paris, PUF, 1971.
- *Mon enfant n'est pas fou*, Paris, Centurion, 1989.
- *L'Enfant, la Famille, l'École*, Paris, PUF, 1989.
- *Homo psychanalyticus*, Paris, PUF, 1990.
- *Changer de sexe*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- *Le sexe mène le monde*, Paris, Calmann-Lévy, 1999.
- *Le Transsexualisme*, Paris, PUF, 2003.
- *Robert Jesse Stoller*, Paris, PUF, 2003. ■

Interview

Xavier Froment

MARIE RAYNAL Avant que nous ne discussions de la question précise de la mixité entre filles et garçons, pourriez-vous nous dire quelle est la mission de votre service ?

XAVIER FROMENT Je suis adjoint au chef du Service des droits des femmes et de l'égalité, placé auprès de la ministre de la Parité et de l'Égalité professionnelle. La mission du service consiste à mettre en œuvre la politique de l'égalité et à favoriser l'accès aux droits pour les femmes. Cette politique s'organise autour de quatre grands axes de travail : le premier est



de faire en sorte que les femmes puissent accéder aux postes de responsabilité et, en particulier, dans ce champ, à la parité politique ; le deuxième axe, c'est l'égalité professionnelle, axe prioritaire pour la ministre et auquel le président de la République apporte une attention toute particulière ; le troisième axe, c'est le respect de la dignité des personnes, c'est-à-dire l'accès aux droits, la lutte contre les violences, les mesures relatives à l'IVG, à la contraception, tout ce qui concerne les droits propres des femmes ; le quatrième axe, enfin, vise à faciliter l'articulation des temps de vie pour que les femmes et les hommes puissent disposer d'une vie professionnelle et d'une vie personnelle équilibrées. Ces quatre orientations sont très complémentaires. Les actions ou les démarches que nous initiions pour poursuivre l'une d'entre elles ont toujours un impact sur les trois autres.

MR Comment agissez-vous concrètement sur le territoire ? Je sais qu'il y a des personnes en charge de cela dans les régions...

XF Le service dispose de déléguées régionales et de chargées de mission départementales aux droits des femmes et à l'égalité, qui sont placées auprès des préfets de région et des préfets de département. Ce réseau œuvre avec l'ensemble des services déconcentrés de l'État et les partenaires socio-économiques pour faire en sorte que la démarche de l'égalité irrigue l'ensemble des politiques publiques. La « Charte de l'égalité entre les hommes et les femmes », présentée au Premier ministre le 8 mars dernier, dont madame la ministre a souhaité qu'elle puisse refléter et catalyser l'approche de l'égalité menée par l'ensemble des acteurs concernés (État, collectivités territoriales, partenaires socio-économiques et associations) est, à cet égard, notre feuille de route pour agir de manière concertée sur l'ensemble du territoire.

MR Comment voyez-vous les choses ? Pensez-vous que nous ayons fait des progrès réels en matière d'égalité entre les hommes et les femmes et quels sont-ils à votre avis ? Quels sont les points de butée où cela « coince », et pourquoi ?

XF Je pense, pour ma part, qu'il y a des progrès incontestables en matière d'égalité, même s'il reste beaucoup à faire. On le voit par le sérieux avec lequel nos partenaires s'engagent dans cette politique. Durant ces dernières décennies, un ensemble de dispositions d'ordre juridique ont été prises et, à cet égard, nous disposons d'un

arsenal assez complet même s'il n'est pas complètement achevé, puisque nous travaillons constamment sur de nouveaux textes. Mais c'est dans les faits que l'égalité doit aujourd'hui être affirmée, réalisée, et l'on constate bien souvent que les pratiques ne sont pas toujours conformes à l'esprit des textes.

MR Quelles sont les relations que vous entretenez avec l'Éducation nationale ?

XF L'Éducation nationale est l'un de nos principaux partenaires. Le système éducatif permet d'enseigner ce que signifie le respect de la personne. Nous avons engagé depuis plusieurs années un travail conjoint qui s'est traduit, le 25 février 2000, par la signature d'une convention entre nos deux ministères, à laquelle étaient également associés les ministères en charge de l'Emploi et de l'Agriculture. Les ministères de l'Équipement, de la Justice et de la Culture nous ont rejoints en 2002. Cette démarche interministérielle a trois objectifs : tout d'abord, améliorer l'orientation scolaire et professionnelle des élèves, en second lieu, promouvoir une école non violente et non sexiste, enfin, former l'ensemble des acteurs du système éducatif aux questions de l'égalité.

MR La question que pose Diversité est une question un peu « pointue » à tous égards, si je puis dire : « Les garçons et les filles sont-ils éduqués ensemble ? » Qu'est-ce que cela évoque pour vous ? Nous avons l'impression depuis quelque temps que le consensus s'effrite, que ce soit du côté de certains chercheurs ou du côté des pratiques quotidiennes des parents ou des enseignants.

XF Physiquement, la mixité à l'école est assurée par la plupart des établissements. Mais la mixité ne doit pas se résumer à faire coexister des filles et des garçons. C'est un principe que l'on doit faire vivre et affirmer en tant que préalable indispensable à l'égalité des sexes et au respect mutuel. Pour répondre à la question de savoir si filles et garçons sont réellement éduqués ensemble, il faut s'interroger sur l'enseignement dispensé par les livres. On s'aperçoit que les manuels, voire les programmes éducatifs, recèlent un certain nombre de stéréotypes. Les manuels d'histoire ou de littérature, par exemple, accordent beaucoup plus de place aux hommes, à leurs réalisations, à leurs œuvres, même si des efforts sont faits pour donner aujourd'hui un éclairage plus complet et égalitaire. De ce fait, on trouve une information biaisée dans le fond même des connaissances qui sont apportées aux filles ou aux garçons. Sur le plan pédagogique, certaines études pointent le fait que les garçons sont interrogés plus souvent que les filles et plus longuement, et cela a des conséquences sur leur comportement, leurs positions physiques dans la classe, même si, à titre individuel, les filles peuvent tenir une place aussi importante, être plus volontaires pour prendre la parole que certains garçons. Je pense que, au cours de la formation initiale, la vie scolaire est vécue différemment par les filles et les garçons...

MR ...à l'école, en fait, ils sont ensemble physiquement, mais, quand on entre dans une salle de classe, on a de drôles d'impressions parfois. Par exemple en collège. Les garçons sont assis d'un côté, les filles de l'autre, de façon assez massive. Dans les cours de récréation, les filles jouent d'un côté et les garçons de l'autre, pas toujours d'ailleurs de façon très paisible. Les filles se plaignent parfois que les jeux des garçons sont violents. Ce que je voudrais savoir, c'est si vous jugez cela normal. Faut-il laisser les choses en l'état ? Ne devrait-on pas aider ces enfants qui sont dans la même école à ce qu'ils comprennent qu'ainsi ils sont « ensemble mais séparés », selon l'expression de Goffman dans *L'Arrangement des sexes* ? On



pourrait leur apprendre à rester ce qu'ils sont et à vivre ensemble vraiment et non pas séparés. Est-ce qu'à votre connaissance il y a des programmes, des expériences de ce type qui sont mis en place, que ce soit dans l'école ou en dehors de l'école, car cette question n'est pas seulement scolaire? On constate la même chose dans les activités hors temps scolaire qui sont mises en place dans les contrats éducatifs locaux: les filles font de la danse, les garçons font du foot, et les activités mixtes ne sont pas si fréquentes.

XF Toute notre action avec l'Éducation nationale doit tendre, non pas à faire abstraction du sexe des uns et des autres, mais à leur permettre de vivre effectivement ensemble, d'échanger, de jouer ensemble, de faire du sport ensemble, etc. La réalisation de ces objectifs passe certainement par la formation des maîtres, ou du moins par leur sensibilisation à ces phénomènes, car ils sont confrontés à des comportements sexués qu'ils doivent pouvoir appréhender dans toute leur complexité. Il faut les former à décrypter un certain nombre de signes et à s'en servir dans leur enseignement et dans leurs contacts avec les jeunes. Vous m'interrogez sur les actions concrètes que l'on peut mener en direction des collégiens. Il me semble qu'il faut agir le plus tôt possible, dès la maternelle. Des actions de ce type sont menées au Québec. On s'en est inspiré en région Rhône-Alpes où une expérimentation conjointe menée par le ministère de l'Éducation nationale et la Délégation régionale aux droits des femmes et à l'égalité vise la promotion de comportements non sexistes chez les filles et garçons de maternelle et du premier cycle du primaire. Cette opération s'appuie sur un programme éducatif intitulé «Les Petits Égaux». On pourrait essayer de la généraliser, en l'adaptant. Il existe beaucoup d'autres actions menées en ce sens dans le cadre de la convention du 25 février 2000.

MR On constate en effet que les enfants sont ensemble dans une même salle, dans une même cour, dans un même lieu, dans un même espace public, mais, pour reprendre la formule de Nicole Mosconi, c'est un faux-semblant de mixité. Le système éducatif semble de fait être neutre, mais d'une neutralité très masculine... Dès que l'on commence à poser cette question, on ébranle les représentations ordinaires de la société. Les choses sont complexes. Il faut une formation des maîtres soit, mais une information des parents sans doute aussi, car on est encore assez loin d'une coexistence pacifique des sexes. Il semble même qu'il y ait des retours en arrière. On a entendu quelques voix s'élever en disant que finalement les filles n'ont pas tellement intérêt à être avec les garçons à l'école, parce qu'elles sont meilleures que les garçons, que les garçons les dérangent; ou encore que les garçons n'ont pas tellement intérêt à être avec les filles, car ils sont moins bons élèves et que les filles les distraient! Que pensez-vous de ce pari de la mixité?

XF Ce pari n'est pas atteint, mais la mixité ne se décrète pas et il ne suffit pas de réunir des filles et des garçons dans une école pour y parvenir. Il faut les accompagner dans leur vie scolaire, universitaire et, au-delà, dans leur vie professionnelle. Cela veut dire leur montrer qu'ils ont des capacités tout à fait équivalentes et qu'ils peuvent vivre différemment leur vie de jeunes filles, de femmes, de garçons ou d'hommes, et cependant accéder à des filières, des cursus, des parcours identiques. Cela implique également une large sensibilisation de l'ensemble des acteurs éducatifs, c'est-à-dire aussi bien le personnel enseignant, les conseillers d'orientation, les psychologues que les parents. Tout cela doit permettre de faire évoluer les mentalités et les rapports entre les sexes.

On dit paradoxalement que la mixité est le contraire de l'égalité, ce qui est assez surprenant. Des études menées en Australie ou en Allemagne montrent que la mixité est révélatrice de capacités; par exemple, les filles prennent conscience du fait qu'elles peuvent être bonnes en mathématiques, qu'elles n'ont pas de complexes à avoir et qu'elles sont en mesure de suivre les parcours de formation aussi bien que les garçons. Mais il faut aussi analyser les phénomènes qui sont en jeu dans les cours de récréation ou dans les salles de classe. Balayer d'un revers de main la question de la mixité en se contentant d'essayer de mélanger des groupes... c'est insuffisant.

Pour répondre à l'argument que vous évoquez qui justifierait de remettre en cause la mixité, le ministère de

L'Éducation nationale australien constate que la non-mixité ne produit, en soi, aucune amélioration des apprentissages des garçons et de leurs résultats scolaires, et comporte en outre deux grands risques. Le premier est de concevoir les filles et les garçons comme des groupes homogènes, ayant le même niveau, les mêmes approches. Les études réalisées dans les écoles australiennes montrent qu'elles ont obtenu les meilleures améliorations des performances scolaires quand elles ont abandonné la non-mixité pour centrer leurs pratiques pédagogiques sur les besoins éducatifs des jeunes en difficulté scolaire. Ces études soulignent que la mixité n'est pas la cause de l'échec des garçons et qu'il faut s'intéresser plus directement aux problèmes individuels. Le deuxième risque est assez aisé à concevoir lorsque l'on a une découpe homogène, garçons d'un côté, filles de l'autre : c'est celui d'adapter des contenus éducatifs et pédagogiques à ces groupes distincts, en fonction des intérêts que l'on associe à chacun, et de renforcer les stéréotypes, avec en corollaire une baisse des attentes des enseignants. Ces deux risques me paraissent très importants. Au-delà de la question de la réussite scolaire, la mixité est porteuse d'un enjeu d'éducation fort, celui de l'apprentissage de la vie en société.

MR On peut passer à la question que vous évoquiez tout à l'heure, à savoir la question de l'orientation et de la place des filles dans la société, car, entre l'école où elles sont très performantes, et la vie professionnelle, les chemins s'inversent un peu. La montée est excellente, mais ensuite il y a une redescende amère, notamment, on le sait, une inégalité tout simplement des salaires et dans l'accès des femmes à des postes de direction. Cela aussi, même si c'est inscrit dans le marbre de la loi et dans les préceptes républicains, on a un peu de mal à le faire vivre. Est-ce qu'il y a, dans la charte que vous avez élaborée, des mesures nouvelles ou des orientations nouvelles ?

XF Les choix d'orientation qui résultent de l'apprentissage, avec la double influence de l'école et de l'environnement familial, ne sont pas non plus les mêmes entre les garçons et les filles. La mixité des filières de formation est limitée. On le voit dans les chiffres. Dès la fin de la troisième, les filles s'orientent davantage vers les filières générales et technologiques (69,9 %, contre 55,9 % des garçons). Cette orientation se poursuit en fin de seconde et, plus tard, elles se détournent des filières scientifiques. En 2003, parmi les lauréats du baccalauréat général, 66,5 % des garçons ont obtenu un bac scientifique contre 38,5 % des filles. De ce fait, les garçons sont davantage représentés ensuite dans les filières sélectives de l'enseignement supérieur. Les filles ne représentent par exemple que 23,6 % des écoles d'ingénieurs. Présentes à 40,5 % dans les classes préparatoires aux grandes écoles, elles ne sont plus que 27,2 % à choisir des sections scientifiques. Le même phénomène se retrouve dans les IUT (40,5 % toutes filières confondues, mais seulement 15,3 % par exemple en section Informatique). Cette dichotomie des schémas d'orientation filles/garçons révèle leur conformité aux rôles sociaux traditionnels assignés aux femmes et aux hommes, que le système éducatif tend encore à reproduire.

Pour la rédaction de la Charte de l'égalité entre les hommes et les femmes, nous avons mené un intense travail de concertation interministérielle, qui a permis de formaliser les engagements des différents départements ministériels, des collectivités locales, des élus, des chambres consulaires et des partenaires sociaux, avec l'objectif de conduire près de trois cents actions au cours des trois prochaines années. Cette charte est une aide à l'action ; c'est une mise en pratique de « l'approche intégrée de l'égalité » qu'ont adoptée tous les États membres de l'Union européenne. La charte répertorie un grand nombre d'axes de travail qui traduisent en particulier le souci de favoriser l'égalité professionnelle dans le secteur privé et dans la fonction publique. D'ores et déjà, un ensemble de dispositions sont prises pour favoriser l'égalité dans la vie professionnelle des agents des trois fonctions publiques.

MR On ne fait certes pas la révolution tous les jours sur ces questions-là, et donc c'est un long chemin qui ne se contente pas simplement d'annonces politiques. En restant sur les éventuelles mesures qui ont été prises le 8 mars dernier, y a-t-il néanmoins des avancées ?

XF Nous avançons. Un accord inter-professionnel a été signé le 7 avril dernier entre les partenaires sociaux. Il a pour objectif de développer la mixité et l'égalité professionnelle entre les hommes et les femmes. Il fait apparaître une forte appropriation des enjeux de l'égalité professionnelle par les partenaires sociaux, qui considèrent de leur responsabilité la garantie de la mixité et de l'égalité professionnelle au bénéfice des salariés. L'égalité professionnelle constitue bien à leurs yeux, outre un facteur économique, un facteur de progrès social.

Une récente mesure, à l'initiative de madame Nicole Ameline, est la création d'un «Label égalité professionnelle». Élaboré avec les partenaires sociaux, il doit permettre de reconnaître les organismes qui s'engagent dans la promotion de la mixité et de l'égalité professionnelle dans leur gestion des ressources humaines et dans l'organisation de leur activité ou de leur production. Ce label doit participer à la sensibilisation des acteurs socio-économiques et faciliter la diffusion de bonnes pratiques.

MR Est-ce que vous travaillez sur la féminisation massive de certains métiers ? Cette féminisation pose problème, même si parfois elle offre des avantages. On constate que certains métiers, ceux qui sont tournés vers le service aux autres, par exemple les enseignants, les infirmières, deviennent de plus en plus féminins. Ce sont des métiers qui offrent des débouchés aux femmes, donc on ne peut pas les leur fermer, mais on pourrait peut-être se poser la question de savoir comment on rétablit l'équilibre !

XF Au cours des trente dernières années, cinq millions de femmes sont arrivées sur le marché du travail, elles représentent aujourd'hui 46 % de la population active. Parallèlement à cette féminisation de la population active, on note une concentration de l'emploi féminin et une persistance de la non-mixité de certains métiers. En effet, six des trente et une catégories socio-professionnelles que distingue l'INSEE regroupent plus de 60 % des femmes actives occupées. Il s'agit des métiers «traditionnellement féminins» tels qu'aide maternelle, aide à domicile, secrétaire ou employée de bureau, vendeuse, serveuse, enseignante... Une vigilance sur cette question de la mixité des emplois sera d'autant plus nécessaire que le retournement du nombre d'actifs à l'horizon 2005 va transformer l'approche de la mixité professionnelle en enjeu fondamental pour la croissance économique. En effet, les femmes constituent un vivier potentiel de compétences qui est déjà utilisé par certains secteurs pour faire face à des difficultés de recrutement. Ainsi, développer la mixité professionnelle suppose de faciliter l'accès et la promotion des femmes dans des secteurs et des emplois dans lesquels elles sont peu présentes, et réciproquement faciliter l'accès des hommes à des emplois très féminisés et en cours de professionnalisation, notamment dans le secteur des services aux personnes (accueil des jeunes enfants ou aide à domicile des personnes âgées). J'en reviens à mes propos précédents. Le travail effectué dans le cadre de la formation initiale pour une diversification des choix d'orientation des jeunes est essentiel et constitue un préalable indispensable à la mixité des filières professionnelles.

MR La société française avance avec des lois sur la parité, notamment politique, mais creuse aussi des écarts dans sa façon d'organiser la vie sociale entre hommes et femmes. Cela ne peut que rejaillir sur la façon dont les petites filles et les petits garçons voient le monde. À l'école, ils le voient massivement avec le regard des femmes. Est-ce que vous pouvez nous dire quelle est la manière dont vous agissez en direction des filles des quartiers qui se sont fait entendre et qui se font entendre, à juste titre, au sujet des violences qu'elles subissent et de la difficulté à vivre pour elles dans certains lieux ?

XF Nous travaillons sur les problèmes qui les ont fait réagir, en lien avec les associations qui portent leurs messages et aussi avec les administrations qui traitent des questions qu'elles posent. Nous menons par exemple un travail avec la Direction des populations et des migrations et le Fasild qui consiste à favoriser une meilleure insertion sociale et professionnelle de ces jeunes femmes. Une expérimentation lancée par la ministre, baptisée « Chrysalide », propose un tutorat et un soutien à des jeunes femmes issues de l'immigration pour la réalisation de leurs projets professionnels et la création d'activités. Enfin, nous poursuivons un ensemble de réflexions avec tous les départements qui travaillent sur le suivi et la mise en œuvre des moyens de lutte contre l'exclusion.

MR Vous serez en relation avec le Haut Conseil qui vient d'être proposé par Bernard Stasi sur les questions des discriminations, car son domaine de compétences va inclure également la discrimination sexiste, si j'ai bien compris ?

XF Oui, il s'agit de lutter contre tous les motifs de discrimination. Une directive européenne demande de créer ce type d'instance dans chacun des pays de l'Union européenne. M. Stasi a remis un rapport qui fait des propositions sur les missions et les attributions de cet organisme. Nous allons travailler à la création de cette haute autorité avec les partenaires que je citais, la Direction de la population et des migrations, le ministère de la Justice et d'autres administrations concernées.■

■ **XAVIER FROMENT** est adjoint au chef du Service des droits des femmes et de l'égalité.

diversité

bibliographie

OUVRAGES

- BARD (C.) (dir.), *Le Genre des territoires : masculin, féminin, neutre*, Angers, Bibliothèque universitaire d'Angers, 2004, 352 p.
- BAUDELLOT (C.), ESTABLET (R.), *Allez les filles!*, Paris, Le Seuil (L'épreuve des faits), 1992, 256 p.
- CAHEN (G.) (sous la dir.), *Le Père disparu. Une conversation inachevée*, Paris, Autrement, 2004, 226 p.
- COLLECTIF, *Le Genre face aux mutations. Masculin et féminin du Moyen Âge à nos jours*, Rennes, PUR, 2004, 416 p.
- DUBY (G.), PERROT (M.) (dir.), *Histoire des femmes en Occident* (cinq tomes), Paris, Perrin (Tempus), 2002.
- ERNST (S.), *Femmes et école : une mixité inaccomplie*, Saint-Fons, INRP (L'école en débats), 2003, 136 p.
- FIZE (M.), *Les Pièges de la mixité scolaire*, Paris, Presses de la Renaissance, 2003, 274 p.
- FOUQUE (A.), *Il y a deux sexes*, Paris, Gallimard (Le débat), 2004, 336 p.
- HOUEL (A.), ZANCARINI-FOURNEL (M.) (dir.), *École et Mixités*, Lyon, PUL (Cahiers masculin/féminin), 2001, 99 p.
- JABOIN (Y.), *Le Prof dans tous ses états : féminin ou masculin, public ou privé*, Paris, Fabert (Éducation et Sciences), 2003, 182 p.
- LELIÈVRE (F.), LELIÈVRE (C.), *Histoire de la scolarisation des filles*, Paris, Nathan (Repères pédagogiques), 1998, 227 p.
- MOSCONI (N.) (dir.), *Égalité des sexes en éducation et formation*, Paris, PUF (Éducation et Formation), 1998, 265 p.
- MOSCONI (N.), *Femmes et Savoir. La société, l'école et la division sexuelle des savoirs*, Paris, L'Harmattan (Savoir et Formation), 1994, 362 p.

- VARRO (G.), *Sociologie de la mixité : de la mixité amoureuse aux mixités sociales et culturelles*, Paris, Belin (Perspectives sociologiques), 2003, 256 p.
- VOUILLOT (F.), *Filles et garçons à l'école : une égalité à construire*, Paris, CNDP, ministère de l'Éducation nationale et de la Recherche (Autrement dit), 1999, 160 p.

REVUES

- *Cahiers pédagogiques*, Filles et femmes à l'école (II), n° 372, mar. 1999, p. 6-59.
- *Carrefours de l'éducation*, La socialisation familiale différentielle des enfants, garçons et filles : une synthèse de la littérature européenne et anglo-saxonne, Duru-Bellat (M.), n° 3, jan-juil. 1997, p. 92-107.
- *Clio*, Coéducation et mixité, n° 18, 2003, p. 1-252.
- *INSEE Première*, Motivation et performances scolaires : les filles creusent l'écart, Murat (F.), Robin (I.), Djider (Z.), n° 886, mar. 2003, p. 1-4.
- *L'Orientation scolaire et professionnelle*, Construction et affirmation de l'identité chez les filles et les garçons, les femmes et les hommes de notre société, n° 4, déc. 2002, p. 481-663.
- *Problèmes économiques*, Un investissement variable selon le sexe, Attias-Donfut (C.), Barnay (T.), n° 2.787, déc. 2002, p. 20-25.
- *Problèmes politiques et sociaux*, L'identité masculine. Permanences et mutations, Rault (F.), n° 894, nov. 2003, p. 5-118.
- *Revue française de pédagogie*, Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psychosociales : II. La construction scolaire des différences entre les sexes, Duru-Bellat (M.), n° 110, 1^{er} trim. 1995, p. 75-109.
- *Revue française de sociologie*, La dynamique des scolarités des filles : le double handicap questionné, Duru-Bellat (M.), Kieffer (A.), Marry (C.), n° 42-2, avr-juil. 2001, p. 251-280.
- *Le Télémaque*, La mixité scolaire : enjeux sociaux et éthico-politiques, Mosconi (N.), n° 16, nov. 1999, p. 25-44.

RAPPORTS, THÈSE

- BELLOUBET-FRIER (N.), *Trente propositions pour lutter contre les violences sexuelles dans les établissements scolaires*, Paris, ministère de l'Éducation nationale, 2001, 58 p., education.gouv.fr/rapport/belloubet.htm.
- *Genre et éducation pour tous : le pari de l'égalité*, Paris, UNESCO, 2003, 432 p. + annexes.
- *La Charte de l'égalité. Pour l'égalité des hommes et des femmes, la France s'engage*, Paris, ministère délégué à la Parité et à l'Égalité professionnelle, 2004, 231 p., <http://www.social.gouv.fr/femmes>.
- MARIOTTI (F.), *Études expérimentales des représentations sociales de la science et des métiers scientifiques selon le sexe, au collège et au lycée*, Saint-Denis, université Paris VIII, 2000, 337 p., thèse de doctorat en psychologie, sous la dir. de Michel-Louis Rouquette.
- MARRY (C.), *Les Paradoxes de la mixité filles/garçons à l'école : perspectives internationales*, Paris, PIREF, 2003, 35 p.
- DEYDIER (B.), *Rapport Femmes et Sport*, Paris, ministère de la Jeunesse, des Sports et de la Vie associative, 2004, 27 p.
- RICHERT (P.), RIGNAULT (S.), *La Représentation des hommes et des femmes dans les livres scolaires : rapport au Premier ministre*, Paris, La Documentation française (Collection des rapports officiels), 1997, 95 p.
- WIEVIORKA (A.), *Quelle place pour les femmes dans l'histoire enseignée ?*, Paris, Conseil économique et social, 2004, 48 p., <http://ces.gouv.fr>.

TEXTES OFFICIELS

- À l'école, au collège et au lycée : de la mixité à l'égalité
- Note du 24.10.2000 – BO n° 10, hors série du 2.11.2000.
- Convention pour la promotion de l'égalité des chances entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes dans le système éducatif, 25 février 2000 – BO n° 10 du 9 mars 2000.

LITTÉRATURE DE JEUNESSE

- TDC – Textes et documents pour la classe, Filles et garçons dans la littérature de jeunesse, Lartet-Geffard (J.), Geffard (P.) (dir.), n° 823, 19 nov. 2001, p. 1-37 - Bibliogr.
- Réédition des albums d'ADÉLA TURIN, illustrés par Nella Bosnia, chez Actes Sud Junior (Les Grands Livres) :
 - Rose bonbon (1999),
 - L'histoire vraie des bonobos à lunettes (1999),
 - Les cinq femmes de Barbagent (2000),
 - Le temps des pommes (2000),
 - Un heureux malheur (1999),
 - Arthur et Clémentine (1999).
- Site internet de littérature jeunesse pour une égalité filles/garçons <http://www.crdp-toulouse.fr/html/ressources/-sinformer/litterature/accueil/cadre.htm>
- Association européenne Du côté des filles 8, rue Baillon – 75014 Paris. Tél. : 01 40 55 95 92. <http://www.ducotedesfilles.org/>